



Avant-dire à l'ébat des langues

Le présent volume est le résultat d'un travail organisé conjointement par les enseignants-chercheurs de l'équipe TELEM appartenant à l'Université Bordeaux 3 et à l'IUFM d'Aquitaine. Le sujet choisi pour ce travail de recherche s'inscrit ainsi dans le double souci de la littérature et de l'enseignement : « Sens de la langue et sens du langage. Poésie, grammaire, traduction »¹. Il s'agira ici de s'interroger sur les rapports problématiques entre l'enseignement du français d'une part et d'autre part la littérature et/ou la poésie. Les contributions de ce livre aborderont ces questions par différents biais : la poésie, l'institution scolaire, la grammaire, la linguistique, la théorie littéraire, la traduction d'une langue à l'autre (et de ce dernier point de vue on comprend immédiatement que, si le « sens du langage » peut être entendu dans le singulier du langage, le « sens de la langue » devra être entendu aussi dans le pluriel *des langues*).

Pour ma part, j'aurais tendance à aborder ces questions d'abord par le biais des écrivains et des poètes, dont le sens de la langue me semble pris dans une tension entre d'une part le legs institutionnel, scolaire (pensons à la reconnaissance de Péguy par rapport à l'institution scolaire) et d'autre part une réappropriation personnelle, éventuellement anti-institutionnelle, pouvant s'accompagner de torsions faites à la langue (pensons de nouveau à Péguy n'hésitant jamais à s'élever contre les

1. Titre du colloque organisé par Chantal Lapeyre, Isabelle Poulin et Jérôme Roger, qui s'est tenu les 17 et 18 novembre 2010 à l'IUFM d'Aquitaine et à l'Université Michel de Montaigne, Bordeaux 3. Que soient remerciées ici Claudia Boursier de l'IUFM d'Aquitaine et Fabienne Perilhou de l'Université Bordeaux 3.

institutions si elles se figent, et imprimant à la langue la marque d'un style qui communique à la syntaxe l'énergie très physique d'une voix propre).

Une version dure de cette tension serait celle dite par Roland Barthes (*Leçon*), qui montre l'écrivain pris entre la langue désignée comme « fasciste » et la littérature désignée comme « révolution permanente du langage ». Déjà lorsque « la langue était l'État d'avant quatre-vingt-neuf », comme le proclamait Hugo, il fallut bien porter la révolution dans le langage. Plus tard, Henri Michaux voudra « retirer son être du piège de la langue des autres / faite pour gagner contre vous, comme une roulette bien réglée », pour « retrouver le don des langues / la sienne au moins, que, sinon soi, qui la parlera ? », – où se lit, justement, un bel exemple de syntaxe transgressive ou déstandardisée, le jaillissement d'une langue personnelle.

Une autre façon de dire cette tension serait la phrase de Marcel Proust citée dans le texte programmatique du présent travail collectif : « La meilleure façon de défendre la langue, c'est de l'attaquer ». Ou bien encore l'attitude particulière de Mallarmé, qui tout à la fois disait « Je suis profondément et résolument un syntaxier » et tordait la syntaxe pour faire une langue singulière au point que Jacques Scherer a pu donner à l'un de ses livres le titre *Grammaire de Mallarmé*. Dans sa réponse au jeune Proust qui l'avait accusé d'obscurité, Mallarmé répondait en 1896 (*Le Mystère dans les Lettres*) :

Quel pivot, j'entends, dans ces contrastes, à l'intelligibilité ? il faut une garantie –

La Syntaxe –

[...] Un parler, le français, retient une élégance à paraître en négligé et le passé témoigne de cette qualité [...] mais notre littérature dépasse le « genre », correspondance ou mémoires. Les abrupts, hauts jeux d'aile, se mireront, aussi : qui les mène, perçoit une extraordinaire appropriation de la structure, limpide, aux primitives foudres de la logique. Un balbutiement, que semble la phrase, ici refoulé dans l'emploi d'incidentes multiples, se compose et s'enlève en quelque équilibre supérieur, à balancement prévu d'inversions.

S'il plaît à un, que surprend l'envergure, d'incriminer... ce sera la Langue, dont voici l'ébat.

Cet « ébat » de la langue m'indique qu'il faudrait penser non seulement un « sens de la langue », mais aussi un amour de la langue, une jouissance de la langue, qui nous conduirait sans doute du côté de « lalangue », « la lalangue », selon la graphie de Lacan, – et aussi un travail de la langue au sens presque d'une torture faite à la langue pour en tirer des effets esthétiques inédits. Le poète travaille sa langue poétique pour « rémunérer le défaut des langues », « les langues imparfaites en cela que plusieurs » (*Crise de vers*).

Contre la langue et contre les langues, Rimbaud au temps de la Commune voulait « trouver une langue », une langue qui fût à la fois « langage universel » (« le temps d'un langage universel viendra ») et langue absolument *une*, singulière, individuelle : ce qui serait une autre version de la même tension entre l'universel et le singulier.

Animé d'un sens profond de la langue et de sa langue, aimant la langue et sa langue, jouissant de la langue et de sa langue, travaillant la langue et sa langue (fût-ce à la façon des « horribles travailleurs » dont Rimbaud prophétisait l'avènement), le poète enrichit la langue en réalisant et en actualisant des virtualités jusqu'alors restées latentes en la langue. C'est ce que dit Mallarmé à propos du poète anglais Tennyson récemment disparu en 1892 : « Faute de Tennyson, une musique qui lui est propre manquerait à l'Anglais », et, ainsi, « Avoir doté la voix d'intonations point ouïes jusqu'à soi [...] et fait rendre à l'instrument national tels accords neufs reconnus innés, constitue le poète ». Dans sa modulation personnelle de la langue, le poète « avec son jeu et son ouïe individuels se peut composer un instrument, [...] en user à part et le dédier aussi à la Langue ».

La diversité des langues est une chance et une richesse de l'humanité. Mallarmé le savait aussi, qui avait projeté de faire une thèse sur la Science du Langage, et qui était enseignant, professeur de langue (de langue *vivante*, l'anglais), et qui était aussi traducteur de Poe en français, comme Baudelaire avant lui : parce que les grands poètes sont parfois aussi de grands traducteurs (Jaccottet, Bonnefoy...), travaillant leur propre langue pour tenter, dans la *différence*, de produire le « frisson nouveau » du poème en sa langue originale.

Pour terminer cet « avant-dire », je ne peux pas ne pas regarder l'image qui a été choisie pour illustrer la couverture de ce livre. Je la regarde (elle me regarde) : gargouille peut-être, ange ou démon je ne sais... Cet être s'extrait péniblement de la matière où son corps est pris. Sa voix reste bloquée, comme celle du *Cri* d'Edvard Munch. Angoisse : il se serre la gorge. J'entends terriblement le silence de cette voix bloquée : parole empêchée d'un corps paralysé. Surtout, de *langue*, il n'en a pas (l'illustration joue sur *les sens* de « la langue », et ainsi elle est *parlante*) : la langue est absente, et un trou à la place (à l'opposé d'autres gargouilles tirant la langue).

Que voulait-il nous dire, cet être mystérieux, par son absence même de langue ?

Éric Benoit

TELEM, Université Bordeaux 3

Introduction

L'apôtre nous dit qu'au commencement était le Verbe.

Il ne nous donne aucune assurance quant à la fin.

George Steiner¹

C'est l'expression qui s'est décollée de l'homme.

Une grande chose que l'expression !

Henri Michaux²

Oui, attardons-nous encore un peu devant le demi-corps de cet Orphée de pierre dansant au-dessus du vide, la main enserrant la gorge, la bouche traversée d'un trou d'âme, tandis que, de derrière l'épaule de la gargouille, surgi d'outre-tombe, le visage d'un vieillard de carnaval semble reprendre en écho l'appel de détresse ou d'exultation. Devant ce qui rappelle aussi un terrifiant masque de Nô, nous voici donc, comme dirait Valère Novarina, *Devant la parole*³, désarmés, inquiets : avant la lyre, il y a la voix nue, avant la langue, il y a un puits de vide et, tout autour, de la chair à paroles. Cette figure grotesque ne ferait-elle pas une

1. George Steiner, « La retraite du mot », *Langage et silence*, Les Belles Lettres, édition revue et augmentée, 2010, p. 19

2. Henri Michaux, « Fils de Morne », in *Qui je fus*, Poésie / Gallimard, p. 236

3. Valère Novarina, *Devant la parole*, POL, 1999.

allégorie toute choisie de *L'Âme*⁴ selon Christian Prigent ? à croire que l'art contemporain, devenu plus farouchement chrétien⁵ que celui du Moyen-Âge, renoue sans le savoir avec les grandes hantises de la parole engorgée, confronté plus que jamais au langage démonétisé de l'agora⁶. Muets de stupeur, nous voyons d'abord dans cette gargouille de l'art roman, un trou de langue, et non plus des voix qui brûlent : « *Et tout le peuple voi(en)t les voix...* » ? dit le verset qui suit immédiatement l'énoncé des Dix commandements (*Exode*, 20, 12).

Mais tandis que les Hébreux « voient les voix », c'est-à-dire la chair de la lettre, le corps du texte, l'écriture sans image ni idole, nous, les « modernes », ne voyons plus dans la langue que ce qui a fécondé les avant-gardes poétiques du début du XX^e siècle : les maux du langage. Peut-être le temps est-il venu, après celui des anathèmes et des convulsions, de restituer sereinement à ce que l'on appelle « la langue », la mémoire de son incarnation, à savoir la littérature. « Restituer », parce que, le plus souvent, les positivistes que nous sommes tous peu ou prou en tant qu'enseignants, ne voyons plus très bien pourquoi la littérature est un événement sans fin du langage, en ce sens qu'elle donne corps à des voix singulières qui transforment les mots les plus ordinaires en vision partagée. Dès lors, l'écriture ne se réduit pas à « une fonction seconde et instrumentale »⁷, mais ne cesse de travailler au corps ce qui, d'une langue donnée, se laisse le plus aisément observer, sinon conserver : sa grammaire.

Pour en venir au titre du présent volume, « Sens de la langue, sens du langage : poésie, grammaire, traduction », plusieurs lectures en sont possibles ainsi qu'en témoigne la richesse des points de vue qui s'expriment ici, mais il en est une qui s'impose à l'esprit. Elle vient en droite ligne de Wilhelm von Humboldt, le frère d'Alexander, l'illustre explorateur et géographe. Pour l'ancêtre, sinon pour l'inventeur du comparatisme, les expressions « Sens du langage » et « Sens de la langue », renvoient en effet à la distinction qu'il établit entre deux concepts repris à Aristote, ceux d'*Energieia*, qui est la force d'invention du langage, considérée comme une activité d'ordre poétique, et d'*Ergon* qui assure à travers le temps, l'équilibre du système propre à un idiome donné, sa fixité, si l'on veut :

4. Christian Prigent, *L'Âme*, POL, 2000. Voir la contribution d'Hervé Castanet dans ce volume.

5. Voir Catherine Grenier, *L'Art contemporain est-il chrétien ?* éditions Jacqueline Chambon, 2003

6. À l'exemple des « éléments de langage » auxquels, depuis 2007, se soumettent notamment les ministres en France, sur ordre de conseillers en communication jamais nommés. D'où la nécrose de la parole politique.

7. Marc-Alain Ouaknin - « *Le livre brûlé. Lire le talmud* », Ed : Seuil-Lieu commun, 1994, p. 281

celle qui fait croire à un monolingue que la langue dans laquelle il évolue est un milieu « naturel » :

En elle-même, la langue est non pas un ouvrage fait (*Ergon*), mais une activité en train de se faire (*Energeia*). Aussi sa vraie définition ne peut-elle être que génétique. Il faut y voir la réitération éternellement recommencée du travail qu'accomplit l'esprit afin de ployer le son articulé à l'expression de la pensée. En toute rigueur, une telle définition ne concerne que l'acte singulier de la parole actuellement proférée ; mais au sens fort et plein du terme, la langue n'est, tout bien considéré, que la projection totalisante de cette parole en acte⁸.

On comprend pourquoi Humboldt, qui passa sa vie - 1769-1835 - à chercher cette « projection totalisante » en apprenant les langues les plus éloignées de l'allemand, ne manquait jamais de citer cette phrase de Goethe : « Celui qui ne connaît pas de langues étrangères, ignore sa propre langue »⁹. C'est rappeler, au seuil même de ce volume que le « sens du langage » déborde à l'infini le « sens de la langue » ; que jamais on ne vit ni ne verra coïncider en aucune langue *Ergon* et *Energeia* – sauf peut-être dans la langue du Paradis...

Le « Sens du langage » désigne donc la direction inconnue de cette fin jamais atteinte du langage, autant que sa dynamique à travers l'histoire des langues considérées comme pluralité d'individus, dont les « grammaires » singulières constituent l'objet des études linguistiques. Mais ce genre d'étude exige du linguiste, *a fortiori* du traducteur, un *sens des langues* bien particulier, un *sens* analogue au sens de l'équilibre ou au sens de l'orientation - dont les écrivains-traducteurs ont toujours témoigné, avec cette attirance qui leur est propre pour l'étrangeté propre à toute langue, à l'instar de Georges-Arthur Goldschmidt :

Sans traduction, il n'y a pas de langue, l'idée même qu'il ne devrait y avoir qu'une seule langue commune, un quelconque volapuk comme le nommait quelqu'un, un pidgin bafouillant est méconnaissance du fait de langue en lui-même. Les langues n'existent que parce qu'elles ne collent pas à ce que les hommes veulent dire, c'est là leur sens et c'est là leur défaillance fondatrice et c'est la preuve qu'elles donnent de l'existence de qui les parle. [...] Une langue n'est jamais que la curiosité d'une autre, c'est encore une fois, le « comment ça se dit en... ? ». C'est bien parce qu'il y a toutes les autres langues que la mienne « fait sens », le sens n'est jamais que la patate chaude qu'elles se refilent de l'une à l'autre¹⁰

8. Wilhelm von Humboldt, *Introduction à l'œuvre sur le kavi*, traduction Pierre Caussat, Seuil, 1974, p. 183-184.

9. Mise en épigraphe par Humboldt à *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, présentés, traduits et commentés par Denis Thouard, Edition bilingue, Allemand- Français, Point Seuil, p. 23.

10. Georges-Arthur Goldschmidt, *À l'insu de Babel*, CNRS Éditions, 2009, p. 115-116.

Le poète Édouard Glissant avait coutume de dire que si la Caraïbe possède plusieurs langues, elle ne connaît en revanche qu'« un seul langage », à savoir un sens reconnaissable entre tous de l'oralité, à travers ruptures, échos, reprises, voies traversières du récit comme de l'essai¹¹. À l'inverse, si toute langue est « une », les poétiques sont plurielles, témoin le mot fameux de Mallarmé à Verlaine : « Vous tenez votre syntaxe ». De même que sont pluriels les itinéraires à travers les langues, comme nous le découvre le récit autobiographique d'Akira Mizubayashi qui dans *Une langue venue d'ailleurs*¹² nous raconte comment, pour lui, adolescent transfuge du japonais, aller vers le français, ce fut aller à la rencontre de Rousseau, façon de rappeler qu'une langue est toujours fille *des œuvres qui la font*.

Plutôt que de parler d'« un » sens de la langue, notion qui renvoie toujours à une essence ou à une norme, mieux vaut donc prendre acte des relations conflictuelles entre grammaire et littérature, politique des œuvres et enseignement de « la langue » maternelle et nationale, toutes questions soulevées par Proust dans une lettre toute pleine d'humour et d'amour, adressée à Madame Émilie Strauss, et à laquelle ce travail collectif souhaiterait rendre hommage :

Les seules personnes qui défendent la langue française (comme « L'Armée pendant l'Affaire Dreyfus »), ce sont celles qui « l'attaquent. ». Cette idée qu'il y a une langue française, existant en dehors des écrivains et qu'on protège, est inouïe. Chaque écrivain est obligé de faire sa langue, comme chaque violoniste est obligé de faire son « son ». [...] Je ne veux pas dire que j'aime les écrivains originaux qui écrivent mal. Je préfère – et c'est peut-être une faiblesse – ceux qui écrivent bien. Mais ils ne commencent à écrire bien qu'à condition d'être originaux, de faire eux-mêmes leur langue. La correction, la perfection du style existe, mais au-delà de l'originalité *après avoir traversé les faits*, non en deçà. [...] La seule manière de défendre la langue, c'est de l'attaquer, mais oui, Madame Strauss ! Parce que son unité n'est faite que de contraires neutralisés, d'une immobilité apparente qui cache une vie vertigineuse et perpétuelle. Car on ne « tient », on ne fait bonne figure, auprès des écrivains d'autrefois qu'à condition d'avoir cherché à écrire tout autrement. Et quand on veut défendre la langue française, en réalité on écrit tout le contraire du français classique. Exemple : les révolutionnaires Rousseau, Hugo, Flaubert, Maeterlinck « tiennent » à côté de Bossuet.¹³

11. Pensons ici à l'essai d'Édouard Glissant, *Faulkner, Mississipi*, Stock, 1996, chef-d'œuvre caribéen de critique et de poétique.

12. Akira Mizubayashi, *Une langue venue d'ailleurs*, Gallimard, coll. « L'un et l'autre », 2011.

13. Lettre de Marcel Proust à Madame Émilie Strauss, in *Correspondance avec Madame Strauss*, Librairie Plon, 1936, Le livre de poche, p. 110-111. Marcel Proust avouera lui-même à M^{me} Strauss avoir emprunté de ses traits d'esprit pour la Duchesse de Guermantes.

Du côté de Bossuet, dont l'enseignement secondaire a presque oublié aujourd'hui le nom, on apprendra justement que, ce n'est pas un hasard, « la foi commence par l'ouïe »¹⁴, autrement dit que la parole s'adresse au cœur autant qu'à l'oreille. Cependant, pour « tenir à côté de Bossuet », les écrivains révolutionnaires, y compris Novarina ou Prigent, n'ont pas d'autre choix que de « Traverser les faits », c'est-à-dire de faire l'épreuve du remuement de la langue en se laissant traverser par la perfection « des écrivains d'autrefois ». Les plus grands écrivains ont toujours donné l'exemple: Céline écrivait sous la férule d'un Rabelais qui aurait lu Proust et Saint Simon, Péguy écrivait à portée de voix des Troubadours, de François Villon et des Chroniqueurs anonymes.

Or c'est le « style », ou ce que l'on nomme ainsi, qui contraint le traducteur - comme elle devrait contraindre l'enseignant - à redécouvrir une grammaire autre sous la grammaire connue, à jauger toute langue à l'aune de la « vie vertigineuse et perpétuelle » du langage au sein même de toute langue et des catégories apparemment stables de la grammaire. En effet, comme le souligne encore Proust

Il n'y a pas de certitudes, mêmes grammaticales. Et n'est-ce pas plus heureux? Parce qu'ainsi une forme grammaticale elle-même peut être belle, puisque ne peut être beau que ce qui peut porter la marque de notre choix, de notre goût, de notre incertitude, de notre désir, et de notre faiblesse¹⁵.

Le divorce entre études linguistiques et études littéraires dont l'École fait aujourd'hui les frais, ne résulte-t-il pas en partie de décisions politiques et académiques qui feignent d'ignorer que la grammaire, la littérature et l'école ont entretenu naguère des liens étroits, au point que l'on a pu parler d'un « moment grammatical de la littérature française » pour la période qui va de 1890 à 1940¹⁶.

*

Pour toutes ces raisons, il nous a semblé que le moment était venu d'interroger les relations plus frileuses qu'houleuses qu'entretiennent enseignement de la langue (ou des langues), fréquentation des œuvres littéraires écrites dans les différentes langues, et expérience de la traduction, ne serait-ce que pour mettre à distance les fantasmes de « maîtrise de la langue » qui dictent implicitement les programmes de « français » (appellation simpliste propre à évacuer toute véritable

14. Cité par Jean-Michel Delacomptée, auteur de *Bossuet, langue morte* (cf bibliographie), dans sa contribution au présent volume.

15. Lettre de Proust à Madame Strauss, *op. cit.*, p. 112.

16. Voir Gilles Philippe, *Le moment grammatical de la littérature française : 1890-1940*, Gallimard, Bibliothèque des idées, 2005.

réflexion didactique¹⁷). Ces fantasmes, d'ailleurs rarement analysés, les contributeurs de ce volume - qui historien de la langue, qui écrivain, qui formateur d'enseignants, qui traducteur, qui musicien¹⁸ -, s'attachent ici à les déconstruire, en montrant comment le sens « inné » que nous avons de notre langue tient en grande partie à l'ignorance des liens qui tiennent ensemble poésie, grammaire et traduction.

C'est le défi que Proust se lançait à lui-même dans la même lettre à Émilie Strauss - « Madame, quelle sombre folie de me mettre à vous écrire grammaire et littérature ! » - que l'on s'est efforcé de relever en proposant un parcours en trois volets, respectivement intitulés, « Du côté de chez l'autre », « Du côté de la classe », « Du côté de Babel ».

« L'ouverture » a été confiée à Gilles Philippe qui, en reprenant à son compte la question d'Yves Bonnefoy : « Que vaut la langue française pour l'expérience de poésie ? », montre d'entrée de jeu que nous n'avons de la langue française que des points de vue situés qui conditionnent pour une grande part les relations que nous entretenons historiquement avec notre propre idiome. S'interrogeant sur les capacités propres à une langue et sur les représentations qu'on en a, il rappelle le lieu commun de l'époque classique selon lequel la langue française serait impropre au poème. Le rapport à la poésie s'en est assurément trouvé bouleversé. On n'oserait affirmer, en effet, d'aucun poète français, ce que va répétant le traducteur André Markowicz du poète Pouchkine : « c'est l'air qu'on respire ». En soulignant la proximité qui existe entre le « naturel de la langue » recherché par Bossuet et l'œuvre de Madame de Lafayette, Jean-Michel Delacomptée suggère que la sensation d'un rapport intime, quotidien, avec un art du langage s'est d'abord éprouvée en France du côté du roman. Moment traductif s'il en est, l'essor du genre narratif est rarement associé à cet usage poétique de la langue qui le fonde pourtant et qui consiste, comme le dit bien l'évêque de Meaux évoquant sa propre éloquence, à s'affranchir « de la sujétion d'être toujours de pâles copies ».

« Trouver une langue ». Le mot d'ordre du poète est aussi bien la tâche de l'écrivain, définie par Proust comme celle d'un traducteur¹⁹.

On ne s'étonnera donc pas de voir poètes et romanciers sollicités pareillement par les sciences du langage. Agrégée de grammaire, Marie-

17. Voir notamment Lise Gauvin, *La fabrique de la langue. de François Rabelais à Réjean Ducharme*, Seuil, 2004, Henri Meschonnic, *De la langue française*, Hachette, 1997.

18. François Corneloup, musicien et improvisateur, a participé au colloque, au cours d'une lecture de *Cahier d'un retour au pays natal* avec Jérôme Roger donnée le 18 novembre 2010 à l'université Bordeaux 3. Les conditions matérielles n'étaient pas réunies pour en réaliser un enregistrement.

19. « La tâche et le devoir d'un écrivain sont ceux d'un traducteur », *Le Temps retrouvé*, Paris, NRF / Bibliothèque de la Pléiade, édition publiée sous la direction de Jean-Yves Tadié, vol. IV, 1989, p. 469

Corinne Baron passe la *Recherche du temps perdu* au crible de la théorie guillaumienne du langage pour y surprendre le passage du phénomène sensible à l'écriture sensible : « comment ex-primer ce qui est im-primé dans l'intimité des sens ? » C'est une question assez proche qui plonge Benveniste dans la lecture de Baudelaire : « comment s'organise dans la langue l'expérience de l'univers ? » Les manuscrits parcourus par Chloé Laplantine révèlent le surprenant projet d'une linguistique poétique prenant en compte l'ontologie spécifique du poète. Les deux lectures mettent en évidence l'activité critique de l'œuvre littéraire, véritable laboratoire du langage, où s'éprouve la langue dans tous les sens, où la quête même du sens repose sur l'observation qui assura un temps la survie de Primo Levi : « La poésie est une mystérieuse nécessité de tous les temps, de tous les âges et de toutes les civilisations humaines »²⁰.

Au fil des pages et des expérimentations se défait toute idée reçue de « poésie ». Lisant ensemble Lacan et Christian Prigent, Hervé Castanet rappelle que la « poésie » intéresse la psychanalyse en tant que « création d'un sujet assumant un nouvel ordre de relation symbolique au monde ». Le terme désigne ainsi une expérience de l'altérité qu'offre aussi bien la lecture de la *Recherche* que celle des *Fleurs du mal*. La parole ne sert pas à communiquer, « c'est une modalité de jouissance » : il y a « phonie » et *phone*. Un usage pirate de la langue comme celui du poète Aimé Césaire, que Jérôme Roger invite chaque « francophone » à soumettre à l'épreuve de son propre gueuloir, « tourne » nécessairement la voix, donne à entendre la part de violence à l'œuvre dans tout acte de langage. Si l'on peut « dénaturer » une langue, c'est parce qu'elle est la fabrique de puissantes communautés imaginaires qu'il incombe aux enseignants d'apprendre à voir.

En passant *Du côté de chez l'autre* à *Du côté de la classe*, on comprend mieux sans doute l'hypothèse sur laquelle repose le présent volume : il faut entrer dans la langue par la poésie, c'est-à-dire en faisant d'abord l'expérience du détour (de la dérive ou de la dérouté d'une langue soumise à la motion de l'autre).

La classe est un « embarras de langues » rappelle Chantal Lapeyre-Demaison. Cela devrait conduire l'enseignant à transmettre la maîtrise d'un *choix* (entre langue des textes, langue des grammaires, langue de la maison etc.) plutôt que celle, bien hypothétique, de « l'ombre de la langue toute » portée par les textes officiels. Quel sens donner à l'enseignement de Babel ? Désolidarisé de la littérature dans la présentation du socle commun de compétences et de connaissances, l'apprentissage de la langue

20. *Conversations et entretiens*, Paris, Robert Laffont, « 10/18 », 1998, p. 168.

prend aujourd'hui la direction de la Nation, montre Nathalie Larraburu-Bedouret. Il y perd sa qualité vivante, associé par l'usage à la langue dite « étrangère ». Professeur d'anglais, Paul Bouchet entend bien renouer avec la force d'invention du langage. Pour ce faire, il dit fonder son apprentissage sur le mode narratif, source d'expériences multiples de l'altérité. Ces deux analyses de la classe font entendre combien la perte d'une langue maternelle peut être douloureuse, qu'on la coupe de la vie (comme dans les directives ministérielles) ou qu'on soit amené à en changer (en situation de bilinguisme), devenant « étrangers à nous-mêmes » pour reprendre le beau titre d'un livre de Julia Kristeva. Il ne s'agit plus alors de transmettre des modèles d'un bien ou d'un beau parler, mais d'entretenir ce que Serge Martin appelle des « relations de voix », d'où émergent des sujets.

L'ultime parcours proposé, *Du côté de Babel*, s'intéresse précisément à l'entre-deux sujets qui compose l'espace plurilingue de la lecture et confronte au travail sans fin de la traduction. « Il est doué pour les langues », dit-on. Le pluriel confronte à une ultime perte du sens de la langue, dans le divers. Revenant sur sa propre tâche de traducteur ou de « transcréateur » des vers d'Alfred Lord Tennyson, Joachim Zémour montre que la traduction conduit à la frontière de l'opacité : elle est expérience de l'irréductible. Quiconque s'y aventure, comme Baudelaire se voyant lui-même comme un autre dans les livres de Poe, éprouve la force matérielle des mots, à laquelle il est presque impossible de se soustraire : Sandy Pécastaing en fait la démonstration magistrale en commentant le passage d'une langue à l'autre, du « power of words » à la « puissance de la parole ». Nous entrons là dans le bois de la langue dont parle Henri Meschonnic²¹, où l'on se perd, où l'on prend des coups, mais où s'invente le sujet. Andrew Eastman propose d'y installer définitivement les étudiants en langue. S'attaquant aux « idéologies de l'anglais », il traque l'impensé de la traduction que s'efforce de masquer un enseignement de la version et du thème fondé sur l'illusoire « génie des langues » - auquel la pratique incite le plus souvent à renoncer, comme en témoigne à sa manière Irina Mavrodin, traductrice de la *Recherche* proustienne en roumain : « On sent la résistance du matériau, des seuils successifs et aucune règle, aucune science apprise, et ni même cette obscure intuition que l'on nomme le sens de la langue — parfois si sûre d'elle-même, parfois si hésitante —, ne peuvent vous rassurer en vous faisant savoir que vous êtes parvenu à votre but ». Prenant appui sur les différentes versions d'un même texte (de Sappho, de Dostoïevski) rendues possibles, voire nécessaires, par cette « résistance du matériau » littéraire, Isabelle Poulin interroge la valeur

21. Voir Henri Meschonnic, *Dans le bois de la langue*, Paris, éditions Laurence Teper, 2008.

formatrice d'une critique des traductions susceptible de rendre compte de la force de rayonnement du monde écrit.

Le sujet de ce volume et 5^e colloque « Littérature, recherche, enseignement » est assez novateur pour qu'on puisse souhaiter et envisager des prolongements. Tous les participants ont accepté d'aborder sans dogmatisme aucun les problèmes posés. Qu'ils en soient vivement remerciés.

Chantal Lapeyre-Desmaison

Université d'Artois

Isabelle Poulin et Jérôme Roger

TELEM, Université Bordeaux 3